

Le Golfe .
=====

*Partout
l'histoire ?*

Le soleil déclina~~XX~~, la chaîne de montagnes dresse sa forteresse crénelée sur le Golfe; sombre et sauvage le matin, elle s'éclaire maintenant, se colore de vert, d'ocre, de mauve; des vallées et des combes s'y creusent dessinant des taches ~~noires~~ sombres allongées ou arrondies.

L'eau se teint de toutes les couleurs de l'Arc-en-ciel, de nombreux bateaux de pêche la sillonnent, leurs voiles triangulaires somnolentes et roses, y réfléchissent leur tache claire.

La plaine du Fluvia avec ses vignobles, ses marecages, ses labours, son littoral sinueux se baigne de douceur. Les mares s'allument d'un rouge vif, l'ombre des roseaux et des ajoncs s'allonge sur le sol, des oiseaux marins décrivent de longs vols silencieux.

« Je longe un champ de maïs, un souvenir se ranime, il semble que la voix de ces feuilles - qui ne sont plus les mêmes feuilles mais les filles, les petites filles, les arrière petites filles ou les descendantes lointaines de celles qu'un soir lointain d'été virent et entendirent ~~me~~ mon réveil et ma joie, il semble disais-je que ces feuilles à peine frémissantes dans la brise marine murmurent doucement pour moi seule l'histoire d'un premier baiser. "Des garçons et des filles longeaient en bande les champs vêtus d'été. Daniel et moi formions l'arrière garde; les plantes exhalaient une odeur fade et chaude. Brusquement, Daniel me prit par la main, m'attira dans le maïs. Comme un vaseau la houle nous fendit, les vagues feuillues qui s'agitaient dans un bruit de flots, elles étaient beaucoup plus hautes que nous et si épaisses qu'elles nous bouchaient et le ciel et l'horizon. Nous avions la sensation d'avoir pénétré dans un monde étrange bruissant et vert. Daniel s'arrêta soudain me prit ^{par} les épaules, posa ses lèvres sur les miennes. Il me serrait dans ses bras avec désespoir. Mes cheveux, s'étant défaits, tombaient le long de mon dos, ils s'emmêlaient avec les feuilles et Daniel voulant les démêler en prenait des poignées, les caressait, les baisait... Les autres nous appelaient de loin et dans le soir, leurs voix voyageaient largement sur la plaine. Je demeurais immobile sans oser bouger jusqu'au moment où leurs appels se perdirent et Daniel, gravement dit : Recueille-toi et allons les rejoindre"

Cela n'a jamais plus recommencé, disent les feuilles de maïs qui ne sont que les arrières petites filles ou les descendantes lointaines de celles qui virent et entendirent le trouble d'un premier baiser. Elles m'invitent à naviguer dans leurs frondaison haute et glauque, mais je suis seule et tant que je serai seule je ne pourrai jamais pénétrer ces océans où l'on navigue toujours par couples.

Les champs de maïs sont loin. Je vois apparaître dans les champs labourés un mas avec la tache sombre de son porche et de ses fenêtres et son toit tapissé de mousse jaune. Dans la transparence de l'air monte une colonne de fumée bleue seule chose mouvante dans le paysage statique. Elle parle de la terre et de l'~~amour~~ ^{attachement} ~~aux~~ des paysans pour ce sol dur et aride pénétré de malice et de sagesse, Derrière les vignes et les labours, ces hommes de la campagne voient bleuir la mer mais ils font semblant de l'ignorer parce que craignent son influence.

C'est le soir, les laboureurs ont quitté leur travail. Immobiles et silencieux ils se reposent maintenant assis au bord de l'aire ou au seuil du grand portail; les femmes, courvées sur le foyer, préparent les pommes de terre au lard. Je ne les vois pas, je ne les entends pas mais ~~xxxxxxx~~ grace à cette colonne de fumée frêle qui monte droite dans l'air vespéral, je devine ces scènes ancestrales; elles sont en moi comme elles étaient en mon père, en mon grand père et en mon arrière grand père, nous les avons vecues le long des siècles.

Au loin, d'autres colonnes de fumée s'élèvent des toits invisibles, elles s'unissent à celles du mas que je vois pour répéter en chœur: "On demeure fidèle au vieux sol, la mer nous est indifférente".

Une cloche lointaine a déjà sonné l'Angelus. Le cri d'un laboureur qui parle à ses boeuf, passe encore sur la pleine endormie; un chien aboie du côté des marais.

Derrière un promontoire couvert de pins la Méditerranée apparaît soudain: large et bleue, calme et secrète. D'un coup elle a balayé la paysage terrestre, plus que le paysage l'esprit même de la terre conséquent et constructif.

Je vois l'aire avec les deux accacias centenaires ~~xxxx~~
comme de l'or vieux. Je vois la vallée descendre vers la plaine avec les
chênes-liège qui se précipitent en bas comme un torrent, je vois
avec ses fleurs rose-pâle si frêles et parfumées, je vois la vallée ~~xxxxxxx~~
emplie de chênes-liège qui se précipitent vers la plaine comme des torrents,
je vois, ~~très loin~~, tout à fait ~~xxxxxx~~ vague dans les lointains, des champs
labourés, des collines verdoyantes, des coteaux ocrés... derrière est la mer.
les mosaïque des labours... me voici de nouveau au pied de cette Méditerranée
terrible: elle pâlit se teinte d'orange, de rose, de mauve... les vagues,
inlassables viennent toujours se briser sur le sable, elles y tracent des
taches blanches, le sable les absorbe, les taches se changent en moires d'
argent, De nouvelles ondes arrivent effacent les premières et toujours le
même vertige. Au delà de l'horizon il y a encore des vagues, elles ne viennent
plus vers nous elles cheminent les unes après les autres comme les soldats
dans les rangs. Je me transforme en vague, je roule lentement sur les flots
les jours et les nuits passent sur mon dos arrondi, ~~xxxxxx~~ les ^{ombres} ~~nuits~~ me
refroidissent, les ^{soleils} ~~jours~~ ~~xxxxxxx~~ me réchauffent, ~~xxxxxxx~~ ~~soleils~~
je me teint de rose, de jaune, ~~xxxxxxx~~ d'azur et de vermeil. Un beau ma-
tin je vois apparaître la terre. Ce n'est encore qu'un nuage bleu à ras d'
eau mais ce nuage devient rose sur l'immensité bleue. En m'approchant je
~~xxxx~~ découvre l'argent des palmeraies et le pourpre du sable jonché de
coquillages. Eperdue je m'y précipite, je m'y brise, je meurs.

Il fait presque nuit, l'air est devenu trop humide. Il faut rentrer. ~~Il~~
Heureux ceux peuvent dire "Je vais rentrer, j'ai un toit, une table servie,
un lit propre"

La nuit s'étend sur le Golfe. On ne voit plus ni les montagnes ni la p
plaine. Seule la Méditerranée couverte de vagues lueurs semble s'é^{élargir}
encore, elle monte incommensurable dans les ombres envahissantes, elle ~~xxxxxx~~
vers l'horizon blafard,

Me voici de nouveau sur la piste bordée de lauriers roses, entre L'Escala
et Saint Marti d'Empuries. J'écoute le léger grincement de mes sandales sur
la poussière sablée du chemin, ~~xxxxxxx~~ j'écarquille les yeux pour distin-
guer les fantômes des fleurs des lauriers qu'à la nuit ~~xxxxxxx~~ absor-

ve comme si elle voulait les boire.

Les plantes invisibles exhalent une odeur pénétrante, les sons lointains et proches, traversent l'air captif.

Je m'arrête souvent pour écouter: les feuilles des ~~prairies~~^{buissons} fremissent, le ruisseau gargouille sous le pont, les grenouilles coassent dans les mares invisibles.

L'odeur acre des marais évoque pour moi des scènes inoubliables de mon enfance : Dans la verdure fraîche des bords d'une rivière, l'eau mi cachée brille entourée d'ajoncs et de roseaux. Mon père - bénie soit sa mémoire - me taillait des flutes dans un morceau de canne fraîche, avec mille soins il réussissait à conserver intacte la fine toile qui allait produire sous mon souffle infantin, le son comique et grêle qui allait faire ma joie. Je me rappelle l'odeur acide et le goût sucré du bout de roseau que je mettais dans ma bouche pour en tirer des mélodies. Et je me rappelle aussi les exquis paniers en miniature que mon père me faisait fabriquer avec des ajoncs panier qu'il emplissait en suite de fleurs des champs.

Je n'entends plus la mer. Elle est aussi fallacieusement calme qu'une grande bête endormie.

* * *